

ALLAHESSEM MASRANE BIENVENU

LES FAUTES DU PERE



Dédicace

*À toutes les victimes des fautes engendrées par
leurs géniteurs*

Remerciements

Aux élèves du Complexe Scolaire Intelligence Sarhoise,

À mon père ALLAHESSEM Bienvenu qui m'a encouragé à griffonner des histoires et à ma mère Neloumbeye Colette, toujours attentionnée ;

À ALLAGOMDJE Apollinaire, BENODJI Moïse et Barthelemy qui m'ont donné un coup de pouce ;

À NGARHISSMADJI ALLARAMADJI Alexis, mon frère ;

A tonton Renaud DINGUEMNAIAL qui a pris le soin de toiletter mon tapuscrit avec plaisir;

À tous ceux qui ont, un tant soit peu, contribué à la parution de ce récit.

Note de l'éditeur

Quand l'auteur précoce de ce livre jeunesse m'a apostrophé au sortir de l'église, j'étais loin d'imaginer qu'il m'abordait en qu'éditeur. Mais quelle surprise agréable de parcourir son tapuscrit au titre évocateur : **LES FAUTES DU PERE**.

Cet auteur, à peine sorti de l'adolescence qui votera pour la première fois aux prochaines échéances électorales, aborde un sujet à la fois de société et de droit : la sorcellerie et la responsabilité. Peut-on être fils d'un sorcier connu de tous et se soustraire des regards haineux des autres ?

Notre jeune auteur, tel un avocat, plaide non coupable pour l'orphelin à qui la société, poltronne et rancunière, veut imputer les fautes de son père. L'ex membre du Parlement des Enfants, à travers les vicissitudes de son héros, Koulera, peint avec finesse d'innombrables tords que la société fait subir à ces êtres innocents que sont les enfants.

Le dénouement heureux auquel nous conduit le récit de Landry Allahessem prend l'allure d'un vœu, celui de voir les enfants grandir dans un univers paisible car que nous le voulions ou pas, ils

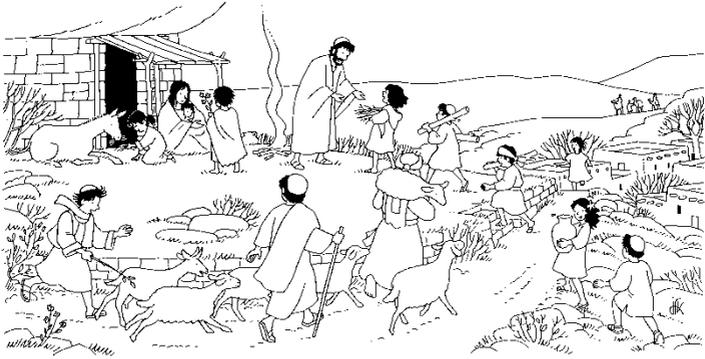
sont l'avenir et ont besoin d'être chéris pour donner le meilleur d'eux-mêmes.

Bravo Landry Allahessem pour ce coup d'essai et un coup de maître qui te condamne hélas à en produire d'autres !

Renaud DINGUEMNAIAL,

Journaliste, Ecrivain et Editeur

Coordonnateur du Salon des Belles Lettres



1. Le pacte avec le génie du mal

Un matin de pleine de rosée annonçant une belle journée ensoleillée s'ouvre sur le village Tammelbaye. Les coqs, comme si leur rôle consistait à réveiller les villageois, font retentir des « cocorico » de partout. Des hommes, juchés sur des charrues, se rendaient dans leurs champs. Pour les enfants, tous pâles, l'heure est aux jeux : bâtons en main, tous courent les uns après les autres. Le soleil, lentement mais fièrement se déplace. Plus tard tout devient calme, plus de cris des enfants, plus de cris de bêtes ni les chants des cops. Ainsi s'annonce l'entrée aux champs de tous les habitants de Tammelbaye.

Dans ce village habite un homme, vigoureux, d'apparence capable d'avoir autant de récolte et autant de terres cultivables qu'il faudra pour lui et pour toute sa génération. Homme poilu, il était la terreur du village. Tous le craignaient : il était reconnu pour sa soif de vider le sang des autres. Oui, il était passé maître dans l'art de mettre fin à la vie de tout homme et toute femme qui heurte ses susceptibilités. Cet homme que tout le village redoutait de croiser sur son chemin se nommait Yotoli. Yotoli était marié et père d'un garçonnet

de 15 ans qui était tout son contraire : doux, poli et gentil avec les autres.

Tout débuta quand Yotoli se rendit en solitaire dans la forêt interdite. Il y croisa un génie du mal à qui il posa sa doléance : avoir tout ce qu'il veut juste par un claquement des doigts ! Le génie consentit à l'aider en contrepartie du sang humain pour augmenter son emprise sur le village.

Telle une fée, le génie exauça son vœu. Yotoli signa alors un pacte avec le diable.

Chose promise, chose dû ! Yotoli passa à l'œuvre: il élimina une personne puis deux, puis trois et il y prit goût. Le village commença à souffrir le martyr. Des familles voyaient leurs proches partir sans malaise. Des cris stridents retentissaient de temps en temps pour annoncer de nouveaux deuils. Les larmes coulaient à flot. Bien que tout le monde fût persuadé que ce n'était pas une mort naturelle qui s'abattait sur le village, personne ne soupçonnait Yotoli. Qui donc abrégait la vie des villageois avec une cadence si infernale ? Personne ne le sut.

Un matin, alors qu'il y'avait encore des brumes à l'horizon, l'on pouvait entendre de loin des injures, des haussements de ton qui sortaient de la

case conjugale de Yotoli. Soudain sa femme, Némadje, s'extirpa de la case en s'écriant :

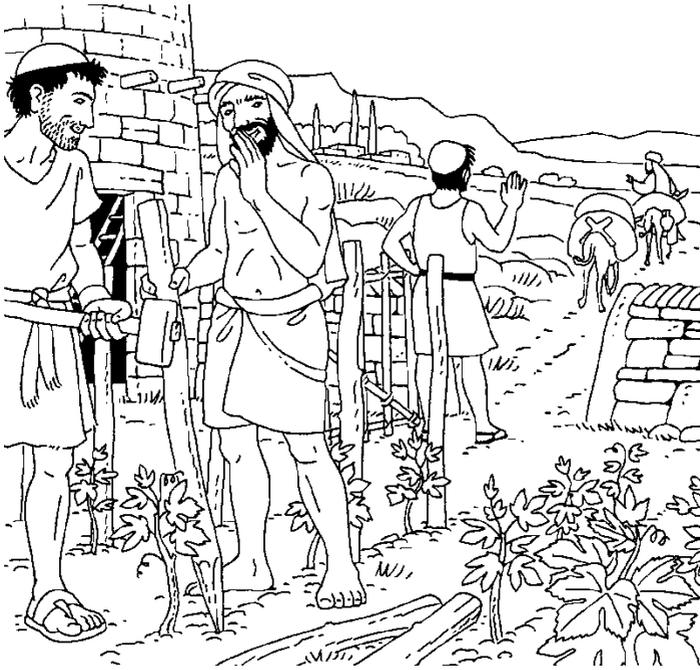
- *Sorcier ! Trop c'est trop ! Je ne peux plus avaler ma langue ! Encore une âme disparue à cause de ton rituel mystique. Non ! Non ! Non ! je dois le dire au chef du village.*

Se sentant en danger et conscient qu'une femme fâchée peut tout gâcher, Yotoli la suivit en vociférant :

- *Sorcier ! Moi, sorcier ? Femme maudite, tu ne dormiras plus sous mon toit. Ramasse ta jarre et rentre chez tes parents, **Nbamebeye***

Koulera, attristé par cette dispute parentale, se tint coi.

Bien qu'elle fût répudiée par son conjoint, Némadje n'osa point quitter son foyer. Des jours et des nuits, passèrent, Némadje finit par se sentir complice de son funeste mari. Elle était hantée par les actes maléfiques de son homme dont elle n'osait se séparer car c'est lui qui l'a déflorée. Partir, ce serait abandonner son unique fils entre les mains d'un sorcier. Le cœur en pleurs, il s'abstint de dénoncer son homme et demeura comme une tombe.



2. La parole libérée

Jours après jours, Némadje, harcelée par des images cauchemardesques, prit le courage de se confier à une amie. A son corps défendant, elle dévoila le mystère qui entourait ces morts en série dans le village. Elle avait conclu, qu'elle vivait, le cœur meurtri avec un homme qui tue en riant. Cette confession lui fit du bien.

Mais, la parole libérée n'arrêta pas les lamentations des villageois qui continuaient par perdre les leurs. Les moins téméraires, craignant un mauvais sort jeté sur les terres de leurs ancêtres, se mirent à désertier le village.

Ceux qui estimaient qu'ils ne pouvaient s'hasarder à errer sur des terres inconnues attendaient que la colère des dieux s'abatte sur eux sur place. Il vaut mieux mourir chez soi qu'en vagabondant, se disaient-ils. Ngarhismadji et Bélangar faisaient partie de ceux-là. Un jour, de retour du champ, ils palabraient :

- *Bélangar, remarques-tu aussi ce phénomène macabre qui s'est emparé de notre village ?*
- *Hum, Ngar seul les ancêtres savent de quoi nous souffrons. En une seule saison sèche et de pluie, nous avons enterré plus d'une*

trentaine des nôtres. A cette allure, nous périrons tous et le village deviendra fantôme.

- *Bélangar, les oraisons funèbres à répétition te donnent raison ! Seuls les mânes des ancêtres peuvent nous sortir de cette malédiction. Ce matin encore, en allant aux champs, j'ai entendu des pleurs devant un corps d'enfant inanimé.*
- *Oh, ancêtres miens, si tous les jeunes meurent, qui perpétuera la tradition que vous nous avez léguée ? Au secours !*

Les deux paysans, soucieux du sort de leur village, continuaient leurs échanges jusqu'au niveau du puits où des femmes s'affairaient sans joie. Que les dieux de leurs ancêtres sortent Tamnelbaye de ce malheur et mettent du baume au cœur de tous.

Depuis ce fameux matin où la femme de Yotoli avait délié sa langue pour avouer au creux de l'oreille de sa confidente :

« Quand mon mari quitte le lit en croisant l'index et le majeur et récite trois fois un nom, il s'en suit des pleurs au village. Celui dont le nom est prononcé rend aussitôt l'âme...je m'en suis aperçu et lui en ai parlé. Mais, il ne daigne pas arrêter cette sale besogne. Il risque tuer tout le

village ! Ma sœur, garde avec moi ce secret qui m'empêche de dormir »

Le secret des femmes n'en est pas un. Mingué narra tout à son mari. Et, de bouches à oreilles autour du puits, sur les sentiers qui mènent aux champs et surtout autour des troncs d'arbre où coule la bière de mil entre les hommes, la nouvelle se répandit. Le masque de Yotoli tomba. Le tueur sans cœur était connu !

C'est le mari de Mingué, sous l'effet effervescent de la bière fermentée de mil, qui eut le courage d'avouer au grand jour ce qui se murmurait dans les cases à la tombée de la nuit :

Mes frères,

*Écoutez les hiboux
Qui hululent toute la nuit*

*Ecoutez les grenouilles
Qui croassent sans cesse*

*Ecoutez le silence
Du cœur de la nuit*

Qu'entendez-vous ?

*Les oreilles tranchantes
Sentent l'odeur de la mort*

*Les oreilles bien fines
Captent le son suraigu*

*Les oreilles des sages
Présagent le malheur*

Mes frères,

*Tendez les oreilles vers la case de Yotoli
Et vous entendrez qui tombera demain*

*Tendez les oreilles vers la case de Yotoli
Et vous verrez une âme en fumée*

*Mes frères,
J'ai parlé pour que s'estompe le malheur
J'ai dit ce qui se murmure entre les murs*

*J'ai délié ma langue pour mettre l'homme
Dans chacun et chacune de nous tous*

La parabole était comprise de tous : Yotoli était indexé comme l'origine des malheurs du village. La bière de mil avait libéré la parole pour que tout Tammelbaye prenne conscience et se détermine à

éviter une mort lente mais sûre. Il restait maintenant à trouver des preuves palpables.

Yotoli était mis en quarantaine. Personne ne lui adressait la parole ni ne répondait à son salut. Il était un paria. Seule sa femme et son enfant lui parlaient encore.

Se sentant trahie par sa moitié, il piqua une vive colère et d'un ton sec, assena :

- *Femme, ta langue de vipère m'oblige à te vider de ton sang.*

Yotoli mit sa menace à exécution. Avant l'aube, il quitta le lit, pieds et torse nus. Malgré la nuit noire de la case, il prit de sa sacoche un fétiche qu'il mordit et cracha trois fois en l'air, puis trois fois par terre avant de prononcer trois le nom de la mère de son unique enfant.

Il croisa deux doigts : l'index et le majeur et poussa un râle. Au même moment, sa femme agonisait.

Le grand sorcier chantait d'abord d'une voix à peine audible, puis, à haute voix.

Je t'ai prévenu,

Prévenu !

C'est ta bouche qui te tue

Te tue !

Tu as été têtue

Très têtue

Moi, Yotoli, je tue ma jolie

Ma jolie !

Il dansotait et chantait jusqu'au premier chant du coq. Les femmes, réveillées avant les hommes, entendirent le dernier refrain du sorcier qui enlevait l'âme de sa propre épouse devant son unique enfant en larmes.

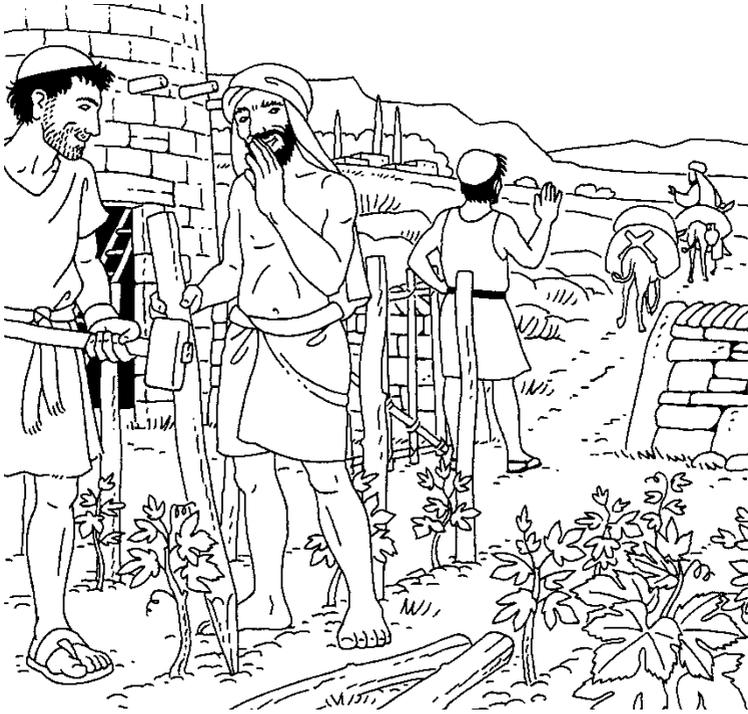
3. L'exorciste-fétiche du village

Le mal avait enfoui ses racines si profondément qu'il fallait un sursaut d'orgueil communautaire pour le conjurer.

Sous l'arbre à palabres, un trio de patriarches tint conseil. Djiraïta, Ndilbé et le Grand Ancien, tous gardiens des valeurs ancestrales examinèrent la situation. Ces morts à la pelle devraient s'arrêter. Il fallait agir, agir dans l'urgence. La décision du collège des anciens était claire : consulter le devin Ndornan afin qu'il interroge les dieux et leur demande assistance.

Le lendemain, avant le premier chant du coq, les trois sages allèrent toquer à la porte de Ndornan, l'exorciste. Quand le vieil homme sortit de sa case, la barbe broussailleuse, ils lui dirent en chœur :

- Ndornan, toi qui es l'intermédiaire entre le monde visible et l'invisible, nous t'osons te réveiller parce que si tu dors encore, on aura d'autres corps, le village se videra de ses bras valides. Ndornan, qu'attends-tu pour consulter les dieux de Tannelbaye et les mânes de nos ancêtres ? Parle aux dieux, Ndornan, parle aux dieux.



A l'écoute de cette supplication, le devin hocha la tête comme un lézard. Il n'ouvrit point sa bouche et indiqua juste de l'index au trio un tronc d'arbre qui servait de banc. Il entra dans sa case et en sortit avec un sac plein de fétiches.

On l'entendit crier, la tête levée vers le ciel, comme si les dieux étaient tapis à la cime des manguiers quarantenaires.

On le vit se taire trois minutes durant, le front ruisselant de sueur comme s'il avait parcouru mille mètres en vitesse.

On l'aperçut larmoyant et mordant ses dents comme s'il venait d'entendre une réponse de l'au-delà inattendue.

Puis, après avoir craché trois fois en l'air, il annonça le verdict d'un ton grave :

- *Les dieux sont formels, l'origine de nos malheurs, c'est ici-bas, c'est un des nôtres qui a pactisé avec le diable. Il faut le dénicher et le punir. Son corps sera séché, il n'aura pas de sépulture !*

Le trio d'anciens était bouche-bée. Sur leur visage se lisait l'interrogation : comment faire pour dénicher ce tueur silencieux en série ?

Ndornan avait la réponse aux bouts de ses lèvres rougies par le *Arki*.

On le vit introduire sa main dans le creux d'un tamarinier et sortir unealebasse pleine d'une huile inodore.

On le vit brandir laalebasse vers le ciel pour que l'huile qu'elle contenait soit bénie des dieux.

On l'entendit dire à haute voix que tout humain qui respire et qui habite le village reçoive une goutte de cette huile à la place publique pour prouver son innocence. Tout coupable de meurtre mystique qui goûtera cette huile de justice périra.

La nouvelle fut portée au chef du village qui l'approuva sans hésitation. Car il en avait marre des pleurs qui déchirent les cœurs.

Le chef ordonna un matin que deux goumiers sortent le tambour ancestral pour annoncer la nouvelle à tous. Hommes, femmes, enfants y compris les malades affluèrent à la place du marché sous les manguiers. Personne ne devrait manquer à l'appel. Personne ne pouvait se soustraire à l'épreuve du « *nadji* »

Au milieu de la foule bigarrée et silencieuse, le devin-exorciste Ndornan, vêtu d'un cache sexe en peau de panthère et torse-nu entama la séance :

- *Gens de t ..., le souffle de vie qui en nous dépend de Dieu, nul n'a le droit de l'ôter. Quiconque déroge à cette règle doit être châtié. Nous avons assez pleuré pour des morts sans cause. Aujourd'hui, la vérité va sortir : le masque du coupable tombera et son corps sera livré aux vautours. Il n'aura pas de tombe dans ce village !*

Après ces mots, le devin-exorciste avala une goutte de l'huile - « nadji ».

Le Chef du village Nadoumngar montra l'exemple en passant l'épreuve en premier lieu. Il s'avança, prononça à haute voix « NADJI » puis sortit sa langue, et le devin y déposa une goutte d'huile.

Après le chef, ce furent les trois sages. A la queue-leu-leu, les villageois passèrent devant le devin, prononcèrent « NADJI » et recevaient une goutte d'huile sur la langue.

Puis vint le tour de Yotoli. Il avançait en reculant, les yeux hors des orbites ! La moue qu'il faisait le rendait si vilain. Tous les regards se tournèrent vers lui. Quand il atteignit le devin, ses larmes

coulaient à flot. Une quinte de toux l'empêcha de prononcer de façon audible le mot « NADJI » qui peut se traduire par « JUSTICE ». Sa bouche close tardait à libérer sa langue pour recevoir la goutte d'huile.

- *Ouvre ta bouche pour que j'y mette la goutte d'huile*, lui ordonna le devin d'une voix gutturale.

Grinçant des dents, il sortit malgré lui sa langue et reçut la goutte d'huile justicière. Pendant un temps, il n'osa pas faire rentrer sa langue. Tout le monde était suspendu à sa langue !

Quand il rentra sa langue dans la bouche, sa mine changea. Il devint davantage laid et se mit à baver. On dirait que l'on avait versé un seau d'eau glacée sur lui. Il tremblait de tout son corps. Soudain, il entra en transe et se mit à citer les noms des morts qu'il avait précipité dans la tombe. La liste était longue. Chaque fois qu'il prononçait un nom, les proches du défunt hurlaient de haine. Le dernier nom qu'il prononça, tout haletant, fut celui de sa propre épouse, la mère de son unique enfant.

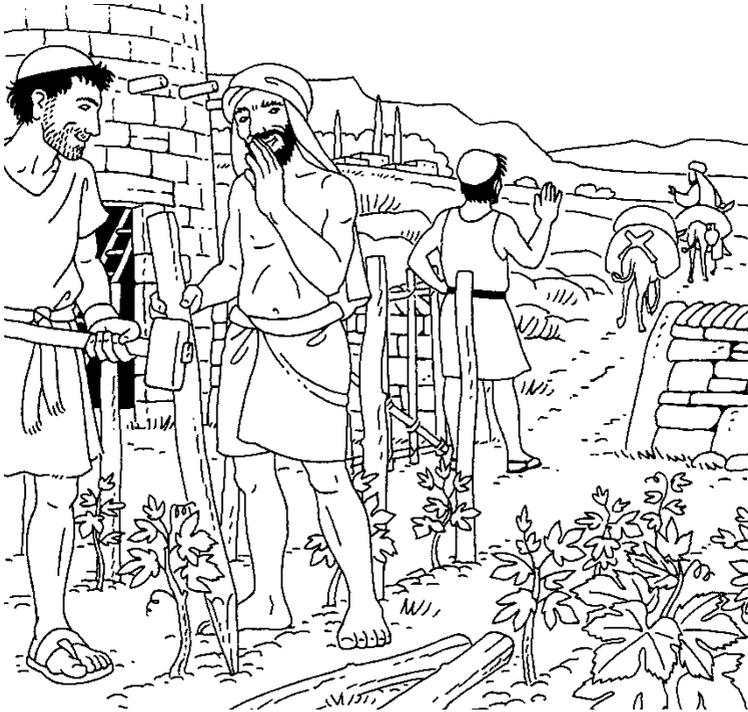
Puis, on le vit s'écrouler, râler, ramper comme un reptile. Il criait comme si un feu ardent et invisible

le consumait. A bout de forces, il poussa un dernier soupir. Un lézard rouge vif sortit de sa bouche et semblait surpris d'être encerclé.

- *Tuez-le !* cria le devin.

Des gourdins et des pierres s'abattirent sur l'esprit du mal qui poussait Yotoli à tuer mystiquement ses semblables.

Le corps sans vie du sorcier fut conduit hors du village où il fut jeté à côté d'une termitière à la merci des vautours.



4. L'orphelin souffre-douleur

Koulera est désormais seul, tout seul au monde. Il n'a ni mère ni père et aucun frère. En pareille circonstance, ce sont les oncles paternels ou maternels qui, après le conseil de famille qui met un terme de deuil, décident de prendre sous leurs ailes bienveillantes l'orphelin encore adolescent. Mais, personne n'avait osé demander être tuteur de Koulera.

Fils de sorcier qu'il était, il inspirait la peur car tout le monde pensait qu'il avait hérité du rituel satanique de son père qui faisait couler les larmes au village.

Les plus caciques murmuraient qu'il fallait aussi en finir carrément avec ce garçonnet issu de la lignée de Yotoli.

Koulera était triste et solitaire. Les enfants de son âge l'évitaient. Les hommes l'indexaient quand il passait son chemin. Même les femmes, d'ordinaire pleines de compassion, détournaient leurs regards quand elles apercevaient l'orphelin.

Koulera préparait lui-même sa boule de mil ou la bouillie qu'il avalait tout seul. Mais trois mois après la mort de ses parents, il avait épuisé la

réserve de provisions alimentaires. Son grenier était vide. La faim était devenue son unique et fidèle compagnon.

Quand il n'en pouvait plus, quand les pleurs de ses intestins creux lui arrachaient des larmes, il allait de case en case quémander de mettre sous la dent pour tromper la faim. Mais, l'ombre de son père planait toujours, répandant la peur partout sur son passage. Il était un mendiant qui n'inspirait pas pitié. Koulera était devenu la risée du village. Condamné sans jugement à errer jusqu'à crever dans la case de son géniteur de sorcier !

A son passage, des gamins grincheux scandaient en chœur :

***« Fils de sorcier,
tu ne mangeras pas nos âmes,
tu mourras de faim
et ce sera la fin
de la lignée de Yotoli.
Si ton corps et ton âme
de sorcier résistent,
on te coupera en mille morceaux
pour t'offrir en festin aux chiens. »***

Cette chanson peinait de la peine dans le cœur du pauvre orphelin qui n'avait pas demandé à naître

d'un père sorcier. Koulera ne cherchait qu'à vivre comme les enfants de son âge.

Fort heureusement, il y'avait un homme de grand cœur nommé Kemda qui, en cachette, l'assistait pour qu'il ne meurt pas de faim. Nuitamment, il s'approchait prudemment de la case du défunt sorcier et y déposait quelque chose à grignoter : des graines d'arachides grillées, des galettes ou parfois des poids de terre. Dieu ne laisse pas mourir les oiseaux du ciel, à plus forte raison un orphelin innocent !

Koulera, bien qu'esseulé, ne mourut pas de chagrin. Bien au contraire, la solitude et l'amertume lui firent composer un refrain qu'il fredonnait chaque fois que le désespoir s'emparait de lui.

*Un jour,
un jour proche ou lointain,
Dieu entendra mon cri
Mon cri de cœur*

*Un jour,
Un jour proche ou lointain,
Dieu entendra mes pleurs
Mes pleurs d'orphelin*

*Ma mère qui m'a nourri,
Nourri de son sein m'entend
De là où repose en paix son âme*

*Mon père qui s'est nourri,
Nourri du sang des autres m'entend
De là où rode son âme*

*Qu'ai-je fait aux hommes qui m'entourent
Pour vivoter de la pitié
La pitié d'un bienfaiteur qui n'ose montrer
son visage !*

Il chantait et les oiseaux semblaient reprendre en chœur ce sanglot émanant du fond de son cœur.

5. Le prince de la paix

Le Chef Nadoumngar fils d'Alngar était le deuxième de sa génération. On lui reconnaissait une sagesse inégalée dans le règlement des litiges qui opposaient les habitants de Tammelbaye. Mais, koulera, rejeté par tous n'eût pas le courage d'aller le voir pour plaindre son sort.

Il vivait dans son coin, pleurait à flot et chantait en sanglot à longueur des journées. Jusqu'au jour où excédé, il décida de s'éloigner de cette contrée qui lui faisait porter le fardeau des fautes de son père. Comme personne ne le fréquentait, il prit un baluchon et, avant les premières lueurs et l'alerte des coqs, il s'en alla au-delà des champs, marchant à pas pesants, vers l'inconnu. Personne ne s'en aperçut.

Cette année là, une sécheresse s'abattit sur Tammelbaye. Le mil, dépourvu d'eau du ciel, ne poussait plus. Même l'oseille que les femmes cultivent autour des cases, jaunissait. Le soleil dardait ses rayons sans pitié sur les hommes et les animaux. La faim visitait toutes les cases. Partout, c'était la désolation.

Comme le malheur ne vient jamais seul, le fils unique du Chef Nadoumngar rendit l'âme après

une semaine de maladie. L'on se mit à soupçonner Koulera. Il fallait l'immoler pour libérer le village ! Les caciques en parlèrent au Chef le troisième jour de la mort de son fils. Mais le Chef insista que l'on fasse recours au devin exorciste qui avait délivré le village de Yotoli.



Un matin, devant tous les sages réunis dans la cours du Chef, le patriarche Ndornan sortit ses fétiches et parla aux dieux sans détour :

*L'eau du ciel ne coule plus
L'eau de nos yeux a tari
L'eau de notre corps a séché*

*Dieux de nos ancêtres
Dites-moi que faire
Dites-moi quoi offrir*

Le devin, au son d'un tam-tam invisible esquissait des pas de danse. Il sautillait, gambadait comme un cabri jusqu'à aller embrasser le gros tamarinier du village. Il s'immobilisa un instant, l'oreille droite collée à l'arbre. Ce rituel dura une dizaine de minutes.

Puis, il poussa un cri déchirant :

*« Les dieux sont fâchés !
Un innocent a été lâché
Et erre comme un fantôme
A l'orée du village
Un orphelin innocent
Est livré à la nature
Sans secours des siens »*

La foule, lasse, demeurait sans voix. Tout le monde avait compris : en isolant Koulera, Tamnelbaye s'est attiré la foudre des dieux.

Que faire pour sauver le village. Il fallait retrouver l'orphelin et le rétablir dans ses droits. Il fallait laver l'affront infligé à cet innocent. Yotoli, son père, sorcier, avait payé de sa vie pour les torts commis. C'était justice. Mais le fait de faire porter le chapeau du père au fils était injuste.

Le Chef Nadoumngar ordonna que l'on retrouve l'orphelin errant et le ramène au village.

Au bout de trois jours de battue dans la brousse, un groupe de chasseurs ramenait non pas du gibier mais Koulera, le fils du sorcier défunt. Affaibli par la soif et la faim, presque mourant dans un pré, ils l'avaient déniché. Quand il les avait vus, armés de sagaies et de couteaux de jets, il avait songé à son lynchage. Les mains et les yeux levés vers le ciel, il s'écriait, à bout de force :

- *Mon Dieu, pourquoi permets-tu que l'on verse le sang d'un innocent pour les fautes de son père ?*

Mais, à sa grande surprise, ils lui donnèrent de l'eau pour se désaltérer et un gigot de poulet rôti !

Ils le transportèrent sur deux morceaux de bois liés par une liane comme ce fut le cas des chefs à l'époque coloniale.

A l'entrée du village, tout le monde était là, bouche-bée. On fit descendre Koulera dans la cours du Chef Nadoumngar qui tint ce langage :

- *Gens de Tamnelbaye ! A partir d'aujourd'hui, moi Nadoumngar fils d'Alngar, à la lumière des révélations des dieux de nos ancêtres, je décide que le jeune Koulera restera ici au palais. Pas comme esclave. Plutôt comme un prince, un prince héritier ! Après moi, c'est lui qui prendra les rennes du pouvoir !*

Comme si les dieux se réconciliaient avec Tamnelbaye, la pluie, sans être annoncée par les nuages, se mit à tomber sur le village et empêcha à la foule de voir les larmes de joie qui coulaient sur les joues de Koulera.

Depuis ce jour, le bonheur revint à Tamnelbaye qui avait appris le prix du pardon. La vie, coulait, comme un long fleuve tranquille : les récoltes étaient abondantes et les bêtes se multipliaient. Le Chef Nadoumngar, entouré de ses trois filles

légitimes et de Koulera, son fils adoptif, régnait en paix dans une contrée de prospérité.

Edition SALON DES BELLES LETTRES

Edition SBL est une maison d'édition associative fondée par l'Association Salon des Belles Lettres qui vise la promotion de l'écriture à travers l'accompagnement des auteurs, l'édition, l'organisation des ateliers d'écriture et l'organisation des séances de lecture scénique baptisé «Thé & Textes ».

Au commencement, le Salon des Belles Lettres est issu d'un atelier d'écriture animé par l'écrivain **KOULSY LAMKO** en 1996 au profit d'une vingtaine de jeunes tchadiens, amoureux de littérature et sélectionnés par le Centre Culturel Français de N'Djamena (actuel IFT). Ses fondateurs, **Naffé NellyFAIGOU**, **Franck KODBAYE Djimong**, **Abdoulaye Patrick MANKE**, **Sakom TITIMTAN**, **Patrick KODIBAYE**, **AMINE Idriss** et **Renaud DINGUEMNAIAL** étaient alors tous étudiants à l'Université du Tchad (actuel Université de N'Djamena). Ils s'échangeaient des manuscrits et se randonnaient dans un salon pour savourer ensemble leurs inédits. Puis leur vient l'idée géniale d'initier « Thé & Textes » sous le kapokier du CCF. Il s'agissait de présenter un auteur ou un ouvrage au public. Des extraits lus et le thé bu au même moment créait une convivialité propre au Sahel. Ils réussirent même la prouesse d'aller présenter à l'alliance française de Garoua (Cameroun) le panorama de la littérature tchadienne d'expression française. Aujourd'hui,

quoique happés par le train-train quotidien de la vie professionnelle et familiale , éparpillés au quatre coins du globe, les fondateurs du SBL gardent intact leur amour pour l'écrit.

Mû par l'ardent désir de semer davantage les idées à travers les livres, le Salon des Belles Lettres ajoute à son arc l'édition pour ancrer l'encre dans le cœur des férus de littérature autant que des amateurs qui ont une histoire à conter. Cette maison d'édition associative dirigée par l'auteur Renaud DINGUENAIAL compte six (6) collections :

- **YOUPI** (livres jeunesse)
- **CHARI** (Romans, Nouvelles)
- **COLIBRI** (Poèmes)
- **EPIS** (mémoires, thèses, monographie ...)
- **CANARI** (contes, légendes...)
- **VIE** (Biographies, Récits, Témoignages...)



B.P.: 134 N'DJAMENA - TCHAD
TEL.: +235 66 31 62 22 / 66 12 21 71 / 92 12 00 89
E-mail: salondesbelleslettres@gmail.com